

Ronald Ruseler

ou

la gravité des horizons

La même obstination résolue que met Hans Bouman à être un peintre de la tête et du vertical, Ronald Ruseler, son compatriote et parent, l'emploie quant à lui à explorer le paysage et sa lourde, profonde horizontalité. Le premier continue Franz Hals et la géologie du visage, le second poursuit Van Goyen et Ruysdael en leur investigation des physionomies de l'étendue.

Il n'est ici affaire que de paysages, pas tant de ceux que l'on admire et photographie que de ceux qui nous ébranlent parfois, et par surprise, de l'étrange révélation de notre nature de terriens, nés de la terre et promis à la terre, issus d'un sol et voués à l'humus. Paysages qui lient l'homme à son humilité autant qu'à son immensité, à sa tombe en même temps qu'à son ciel. Paysages sans rien de remarquable, sinon qu'y sont enracinées nos âmes et que s'y uniront un jour, en s'y décomposant, nos yeux qui les ont contemplés en les recomposant. Paysages déjà lourds de nos corps, horizons accentués de notre horizontalité prochaine.

Nous est rappelé ici que nous ne devrions jamais regarder une terre sans la bénir d'avoir été notre berceau, sans la maudire de devoir être notre sépulture. Ou l'inverse ! Toujours est-il que cette peinture la consacre comme le tabernacle de ces deux mystères, le reliquaire de ces énigmes... ou de ce néant. Ruseler, à l'évidence, jalouse les mystères de la terre et célèbre leur opacité à mesure qu'il la déplore. D'où sa sévérité sereine, sa jubilante austérité. Il joue avec la terre comme d'autres avec le feu.

Sa peinture est muette comme une tombe, mais elle n'en pense pas moins... Avec ses boîtes de sept lieux, il nous fait parcourir l'horizon qui s'étend entre l'aurore du premier cri de première conscience et le crépuscule du dernier soupir de dernière mémoire. La boîte est un voyage, et le voyage est un testament. Elle dit: „Je vous lègue ce lieu et ce moment. Ci-gît ma conscience de ce jour, sur cette route. Passant, salue ces signes, ces stèles et ces traces; ils attestent que je fus là et que rencontre eut lieu entre un monde et un homme".

Mais probablement ai-je tort d'introduire tant de solennité bavarde à propos d'une œuvre dont la pudeur, la distance, l'innocence et le secret sont les vertus essentielles, cardinales comme les directions que souvent elle indique et salue. Mieux vaudrait laisser ce silence au silence, ces pierres à leur simple présence, ces horizons à leur envol, et le tout à la joyeuse gravité des enfants qui enterrent un oiseau sans savoir, ni même soupçonner, qu'ils touchent à des „jeux (sait-on pourquoi?) interdits".

Gérard Barrière
Certaldo, le 15 Octobre 1990